

NORBERT JOKL

OBSERVATIONS LINGUISTIQUES SUR L' HISTOIRE  
ANCIENNE DES ALBANAIS

Au cours de recherches effectuées avec le prof. E. Čabej dans le secteur des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Vienne, nous avons trouvé aussi un article de l'éminent albanologue, Norbert Jokl, écrit de sa main en albanais. Il porte le No. Series Nova 41.821: huit pages et demie écrites au crayon. L'article en question ne porte nulle mention du temps qu'il a été écrit, ni du périodique auquel il a été destiné. Cependant, les indices qu'il fournit dans le texte (la mention de l'ouvrage de Selisčev paru en 1931, la traduction de l'Illiade d'Homère par G. Fishta en 1931, un article de N. Jokl paru en 1932, la citation d'un article de F. Miklosich de 1871, comme d'une étude parue avant 60 ans, ainsi que la mention d'un numéro de la revue "Slavia", paru en 1934-35, sans indiquer l'année de sa parution — un indice celui-ci que ce numéro n'était pas encore sorti des presses) portent à la conclusion que N. Jokl doit avoir écrit cet article en 1933-34 et qu'il a voulu le faire publier dans un périodique albanais. Selon toute vraisemblance, l'auteur a eu l'intention d'y traiter, à la lumière des nouvelles acquisitions linguistiques, le problème des rapports entre l'albanais et le grec ancien et le latin. Malheureusement, le travail est resté inachevé. Quoi qu'il en soit, même ce petit nombre de pages contient des thèses et des matériaux importants sur le problème des sièges anciens et de l'autochtone des Albanais.

Dans la rédaction et la préparation pour les presses de ces "Observations" de N. Jokl, nous avons eu soin de garder tout ce qu'il a été possible du texte de l'auteur. Les modifications et les additions sur l'original albanais, de nature simplement linguistique, ne visent qu'à rendre plus accessible le texte au lecteur albanais, aussi bien au point de vue lexicogrammatique que de celui de la terminologie.

A l'occasion de la publication de cet article, nous considérons de notre devoir à remercier la Direction de la Bibliothèque Nationale de Vienne et son Secteur des Manuscrits pour le concours donné à nos recherches.

A. KOSTALLARI

*On pourrait opiner comment est-il possible d'exprimer des jugements d'une certitude à mi-chemin sur l'histoire du peuple albanais aux temps antiques, en justifiant ce scepticisme et cet agnosticisme par le fait indéniable que la première attestation portant une mention nette des Albanais est celle de Michel Attaliates, un écrivain byzantin du XIe s., une attestation celle-ci qui ne remonte qu'au moyen-âge. Toutefois, il existe un moyen qui permet de dissiper jusqu'à un certain point le brouillard qui recouvre la période de la formation du peuple albanais et s'introduire en delà des attestations historiques: c'est la linguistique. J'ai tâché de résumer les réponses que peut donner la linguistique aux questions de cet ordre dans une étude particulière*

parue dans le Eberts Reallexicon der Vorgeschichte (T. I, Berlin, 1924, 1924, p. 85 sqq.). Il y a deux raisons qui me déterminent maintenant à compléter par des nouvelles observations les opinions exprimées à cette occasion: 1° la locution latine dies diem docet peut être évoquée aussi à cet égard; 2° des travaux parus dans ces dernières années me portent à reprendre la question de l'histoire ancienne des Albanais, et notamment la question importante: où ont habité les ancêtres des Albanais aux temps de la Grèce et de Rome? — dans la Péninsule Balkanique, donc au voisinage des Grecs et dans le cadre de l'Empire Romain, ou bien ailleurs? Dans l'article en question j'ai fait noter que les Albanais se trouvaient depuis longtemps en contact immédiat avec les Grecs et les Romains, en relevant que l'albanais garde des emprunts de l'ancien grec, comme l'a démontré le premier Albert Thumb dans les "Indogermanische Forschungen" (T. 25, p. 1 sqq.). La présence des éléments latins en albanais est reconnue de longue date, puisque avant plus de soixante ans, Miklosich, dans les "Denkschriften der Wiener Akademie" (Phil.-hist. Kl. T. 20, 1871) a posé les fondements pour l'étude linguistique de ces éléments. Depuis lors, la connaissance et l'évolution des emprunts latins de l'albanais se sont enrichies sensiblement par les efforts combinés des albanistes. Pour ce qui est de l'aire et de l'époque des rapports linguistiques latino-albanais, j'ai essayé à montrer qu'il y a deux couches d'emprunts: une plus ancienne, qui comprend des mots empruntés quelque part à l'intérieur de la Péninsule Balkanique, non loin du milieu de la langue roumaine, c'est-à-dire dans le N.-E. de l'Albanie actuelle ou vers le N.-E. de ce territoire, et une couche plus récente en date, formée par des éléments pénétrés en albanais de l'Ouest de son territoire et assez tard, dans la dernière de la période de la domination romaine (v. "Balkan-Archiv" 4, 1923, 195 sq.).

Néanmoins, deux ouvrages linguistiques, parus ces dernières années, laissent en arrière-main le fait que les Albanais ont été depuis les temps reculés en contact avec les deux nations classiques et que l'aire de ces rapports, d'après toutes les attestations de la linguistique et de l'histoire, ne peut être cherchée ailleurs que dans la Péninsule Balkanique. Ces deux ouvrages sont: "L'origine des Roumains" d'Alexandre Philippide ("Originea Romînilor", 2 vol., Jassi, 1923-1928) et "La population slave en Albanie" d'A. M. Selisečv ("Slavianskoje naselenie v Albanii", Sofia, 1931). Tandis que le savant roumain place les anciens sièges des Albanais au dehors de la Péninsule Balkanique et aux frontières de l'Empire Romain, la Pannonie (T. 2, p. 800 de l'op. cit.), le linguiste russe et éminent slaviste de l'Université de Moscou s'arrête dans son étude aux vicissitudes des Albanais dans la période prébyzantine, en faisant relever (p. 49 de l'op. cit.) qu'il n'existe nulle attestation sur la présence des Albanais en Albanie aux temps de la Grèce et de Rome, comme il n'y aurait non plus des traces de rapports des Albanais avec la population de l'ancienne Dalmatie. Dans ces conditions, je crois que les lecteurs ne trouveront pas superflu que je présente quelques nouvelles contributions sur les rapports linguistiques entre les Albanais et les Grecs anciens, et sur quelques emprunts d'origine romaine: des faits ceux-ci qui, en dernière analyse prouveront, comme je l'espère, que l'ancienne Dalmatie a précisément représenté une voie importante par où ont pénétré les objets de la civilisation gréco-romaine, et, avec ceux-ci, aussi leurs noms. Les circonstances qui forment la matière à cette étude confirment, dans leur ensemble, les résultats de la confrontation de quelques noms actuels de fleuves avec les formes de ces mêmes noms que l'antiquité nous a transmis: si l'on confronte p. ex. le nom actuel du fleuve Buna avec son nom ancien Barbanna, ou bien celui du fleuve Drî Drin avec sa forme antique Drinus, le nom albanais Mat Mati avec sa forme

latine Mathis (chez Vibius Sequester), il ressort que ces noms se sont maintenus dans le langage des Albanais sans interruption, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours et que c'est la langue albanaise qui a pu leur donner la forme qu'ils ont actuellement. Des détails plus précis à prouver cette thèse j'ai donné dans les "Indong. Forschungen" (50, 1932, p. 35 sqq.), tandis que les noms Dri e Mat sont traités par nous dans la revue "Slavia"<sup>1)</sup>. Et maintenant, abordons le sujet de notre étude.

Dans la traduction de l'Iliade d'Homère, le poète albanais P. Gj. Fishta emploie le mot tarogzë tarogza dans le sens de "casque, heaume", Κόρυς en allem. "Helm" ("Hylli i Dritës" 7, 1931, 29 = Livre V de l'Iliade, v. 4). Le mot est nouveau pour la lexicographie albanaise, puisqu'il ne figure nulle part dans les dictionnaires. Comme me le communique Dom L. Shantoja, ce nom est d'usage courant à Pult. Mais, ou faut-il en chercher la source? A mon avis, tarogzë tarogza provient du grec ancien θωροκειον, θωρακειον (petite cuirasse, parapet, abri, protection) — (en allem. Kleiner Panzer oder Harnisch, Brustwehr, Schutzdach, Schutz), donc il remonte à un mot grec, qui n'est que le diminutif du θώραξ-κος. Au point de vue de la phonétique historique, c'est-à-dire aussi bien par la consonne initiale (alb. t pour le gr. θ) que par la voyelle de la deuxième syllabe (alb. o pour le gr. ᾱ), notre mot réunit tous les indices d'une haute antiquité. En d'autres mots, la source dont l'albanais a reçu cette dénomination d'un objet e de civilisation, ne peut être que le grec ancien et non point le grec moyen ou moderne. Dans la réflexion de la consonne par un t de l'albanais, tarogzë concorde avec lëpjetë "oreille", que Thumb fait rattacher à juste titre dans l'article mentionné ci-dessus (Ind. Forsch., 26, 9), au grec ancien λάπαθον. Or, on sait que le grec moderne (et le moyen aussi) prononce le θ comme une fricative de la même façon qu'on prononce le th en albanais); cette prononciation s'amorce déjà à l'antiquité, dans les siècles avant Jésus-Christ (Brugmann, Gr<sup>2</sup>. I, 529, 655 sq). Pour ce qui est de la chronologie de l'emprunt de tarogzë du grec, on peut envisager une double solution : ou l'albanais a emprunté le mot avant que le θ du grec évolue en fricative, c'est-à-dire pendant l'époque romaine de l'antiquité (ce qu'admet Thumb pour lëpjetë, v. I. F. 26, p. 19), ou bien tarogzë est pénétré en albanais au temps où le grec prononçait déjà le θ comme de nos jours, tandis que l'albanais n'avait pas encore atteint la prononciation fricative th. Ainsi le t initial s'appuierait sur la substitution phonétique, c'est-à-dire ne serait qu'un représentant similaire et approximatif, pas un reflet exact et parfait. Dans une étude parue dans la Festschrift z. 57. Philologentag Salzburg (p. 129, 132), j'ai montré que la prononciation du th comme une fricative ne commence en albanais qu'après les premiers siècles de l'époque slave, donc plusieurs siècles après la conquête de la Péninsule Balkanique par les Slaves. Si la deuxième conjecture serait confirmée, la pénétration du mot albanais serait, naturellement, beaucoup plus tardive que dans le premier cas. Mais, si l'on jette un regard à la voyelle -o- de tarogzë par rapport à

l'a de θωροάκιον θωρακειον, on voit que la seule première conjecture est soutenable. Ce rapport est le même que celui qu'on trouve entre l'o de l'albanais mokën, tosq. mokëre "meule" et l'α du grec ancien (dorien) μαχᾶνά qui en représente la source (Thumb, Idg. Forsch. 26, 9; la source du mot albanais peut être aussi la forme du dialecte attique μηχανή). Quoi qu'il en soit, le mot a été emprunté de l'ancien grec, du fait qu'il y a représentation de l'ᾱ, aussi que de l'o albanais, n'appartient qu'au fond autochtone de l'albanais,

<sup>1)</sup> v. Zur Geschichte des alb. Diphthongs -ua-; -ue- et Slaver und Albaner in "Slavia", X III, 1934-35.

ou bien aux éléments de l'époque préromaine. Ce sont précisément les mots qui tirent leur origine du grec ancien. Dans mokën mokërë aussi nous voyons deux éléments associés: la représentation du grec  $\bar{\alpha}$  (ou  $\bar{e}$  par l'albanais o et celle du grec  $\chi$  par l'albanais k. A une époque ancienne où nous ramène la représentation de l'a (e) par un o de l'albanais, le  $\chi$  se prononçait en grec ancien comme occlusive (kh), et non pas comme fricative (Brugmann, 2, I, 656). Mais, comme tarogzë est pénétré en albanais en même temps que o ën, cette corrélation découle, comme nous venons de le voir, de l'examen de la voyelle — aussi le t initial reflète la prononciation de  $\theta$  comme occlusive. L'ori a ainsi deux éléments linguistiques sur lesquels doit s'appuyer l'idée de l'emprunt de ragzë à une époque préromaine.